

Vol. XXIe
Janvier-Février 1961
No 7

A young boy with dark skin is shown in profile, playing a silver trumpet. He is wearing a short-sleeved, button-down shirt with a brown and white plaid pattern and dark blue jeans. The background is a dry, open field with some trees in the distance under a clear sky. The overall tone is warm and nostalgic.

LE PRÉCURSEUR

Le Précurseur

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE — CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL 26

Imprimatur : † Mgr Paul Touchette, P.A.V.G., 31 décembre 1959.

Nihil obstat : François Brouillette, ptre, 25 août 1960.

Vol. XXIe 41e année

Montréal, Janvier-Février 1961

No 7

Revue bimestrielle, publiée par les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception.

ABONNEMENT :

Par an\$1.00

A vie25.00

Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier d'envoyer l'ancienne et la nouvelle.

AVANTAGES :

Les abonnés participent aux prières, travaux et sacrifices de toutes les Religieuses de la Communauté, particulièrement des Missionnaires à l'œuvre dans les cinq parties du monde.

De plus, une messe est célébrée chaque semaine pour les abonnés vivants et une autre pour les défunts.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

SOMMAIRE

<i>Je tiens l'année</i>	291
<i>Une coutume du temps de Noël</i>	292
Sœur Marie-Hermine, m.i.c.	
<i>Le Noël de Marita</i>	295
Sœur Agnès-de-Jésus, m.i.c.	
<i>Choses vues à la Mission de Fort Jameson</i>	300
Sœur Alfred-Marie, m.i.c.	
<i>Partantes de l'année 1960</i>	314
<i>Les Japonais au Canada</i>	325
Sœur Saint-François-Xavier, m.i.c.	
<i>Réalizations apostoliques</i>	333
Sœur Marie-Joséphine, m.i.c.	
<i>Chez les Igorots</i>	336
Sœur Jean-de-Galilée, m.i.c.	

Page-couverture : **BONNE ANNÉE !**



*Je
tiens
l'Année*

dans ma main . . .

扇

*Il ne tient qu'à moi
d'ouvrir d'un seul coup
avec gloire
les XII baguettes.*

語

*Poème japonais,
d'après Paul Claudel.*

UNE COUTUME DU TEMPS DE NOËL

par Sœur MARIE-HERMINE¹, m.i.c.

A Cuba, une jolie coutume veut que l'on prépare des layettes ou *canastillas* pour les enfants qui naîtront à Noël dans les foyers pauvres.

L'étranger, déambulant dans les rues certain soir de novembre, s'étonne à la vue d'un arsenal de vêtements minuscules exposé aux vitrines d'un restaurant, d'une quincaillerie ou d'un magasin de meubles. Et au beau milieu du fouillis de rubans, de dentelles, de festons, se détache en grosses lettres cet écriteau: *Canastilla ofrecida por la Logia No. X — 25 de diciembre*. (Layette offerte par la Loge No. X — 25 décembre).

—Alors, les francs-maçons font cadeau d'une layette pour la Noël? m'étais-je exclamée stupéfaite, la première fois que j'avais aperçu pareil étalage.

—C'est la coutume ici, *Madre*, m'avait répondu ma compagne cubaine. Nous aussi, nous sommes à confectionner notre *canastilla*.

Et ça n'avait pas été pour diminuer ma surprise! Cette jeune fille, qui avait parlé au nom de son groupe-

ment d'Action Catholique, était une couturière très habile, et justement à cause de cela, recherchée et surchargée. De plus, elle et ses amies disposaient de ressources assez limitées.

Les années ont passé... Me voici, en septembre dernier, à la tête d'un bon nombre d'aspirantes à la Fédération Féminine de l'Action Catholique. On projette des œuvres d'apostolat. Le champ est aussi magnifique qu'étendu: plus de mille enfants dans les seuls environs de Marti! Chacune s'engage pour une heure d'enseignement bénévole de la doctrine, soit après la classe du jeudi, soit dans la matinée du samedi ou du dimanche. « Si nous préparions une *canastilla* pour l'enfant pauvre qui naîtra à Noël? » suggère une adolescente très charitable. Tout le monde vote pour la *canastilla*; l'enthousiasme monte... l'organisation va toute seule. Mme Laura, mère d'une des finissantes de l'année précédente, accepte d'acheter elle-même les tissus nécessaires, de les tailler devant les jeunes, de

¹ Véronique Bernatchez, de Pont-Rouge.

Sœur Marie-Hermine avec les élèves
et professeurs qui ont travaillé à la
CANASTILLA.



guider elle-même toutes les inexpériences. A l'instant on lui remet \$15. tirés du coffret de la charité. Quelques jours plus tard arrivent, de La Havane, de la toile fine, des étoffes légères et d'autres moelleuses et chaudes aux couleurs tendres, des écheveaux de soie, des balles de laine, etc. L'heure obligatoire des travaux manuels prend un charme nouveau et devient l'heure de la *canastilla*. On ne s'en tient pas à la période obligatoire: chacune veut apporter chez soi qui des langes, qui une chemise, qui un chandail, qui des petits bas...

Un soir, c'est l'opération « déménagement » dans ma classe: la bibliothèque et le buste de Marti cèdent

leur place d'honneur, car, là, dans l'angle idéal, j'exposerai la layette. Un fond de mousseline bleu pâle et blanc, des tables et des colonnes en amphithéâtre, au centre l'Enfant Jésus de Prague, à ses côtés les deux premiers morceaux...

Le lendemain, surprise admirative des élèves... c'est à qui finira son travail au plus tôt. On vient des autres classes pour voir la *canastilla* des grandes.

—*Madre*, maman s'offre à tricoter un gilet.

—*Madre*, ma grande sœur brode si joliment...

—*Madre*, puis-je demander du savon et de la poudre à la pharmacie de papa?

Autant de questions, autant de réponses affirmatives, et autant de... résultats tangibles! Chaque jour ma classe s'enjolie et le trousseau s'enrichit. Tout le monde se donne la main. Maintenant les deux jeunes professeurs laïques tricotent en attendant l'heure du dîner, la troisième, qui n'a pas une minute à elle, presse à l'ouvrage une vieille tante infirme. Celle-ci aime beaucoup tricoter... elle a déjà à son crédit quatre mignons *abriguitos* (petits gilets), des bonnets *preciosos*, des amours de chaussettes. Les mères des élèves rivalisent de générosité et d'ingéniosité. Pendant les récréations, les tout petits nous les amènent pour l'ouverture de mystérieux colis. Il en sort de coquettes robes, des oreillers couverts de dentelle, des sous-vêtements, des draps brodés, des biberons, du lait condensé, des serviettes de bain, des courtepoinces de fantaisie, et que sais-je encore! Tout cela s'amoncelle autour de l'Enfant Jésus de Prague toujours bénissant.

Un après-midi, à l'issue de leur réunion hebdomadaire, les Dames de l'Action Catholique sont invitées à visiter la classe des grandes.

—*Qué belleza! Qué preciosidad!*

—Il ne vous manque que le berceau, dit la Présidente, renommée pour sa charité.

—Je n'avais pas osé y rêver... mais ce serait tellement gentil!

—Je vous le donne. Comptez sur moi, et je verrai à ce que le matelas vous parvienne également.

Ce fut, chez mes élèves, presque du délire quand un bon matin elles découvrirent une petite couchette rose, tendue de bleu pâle, juste à côté de l'étagère.

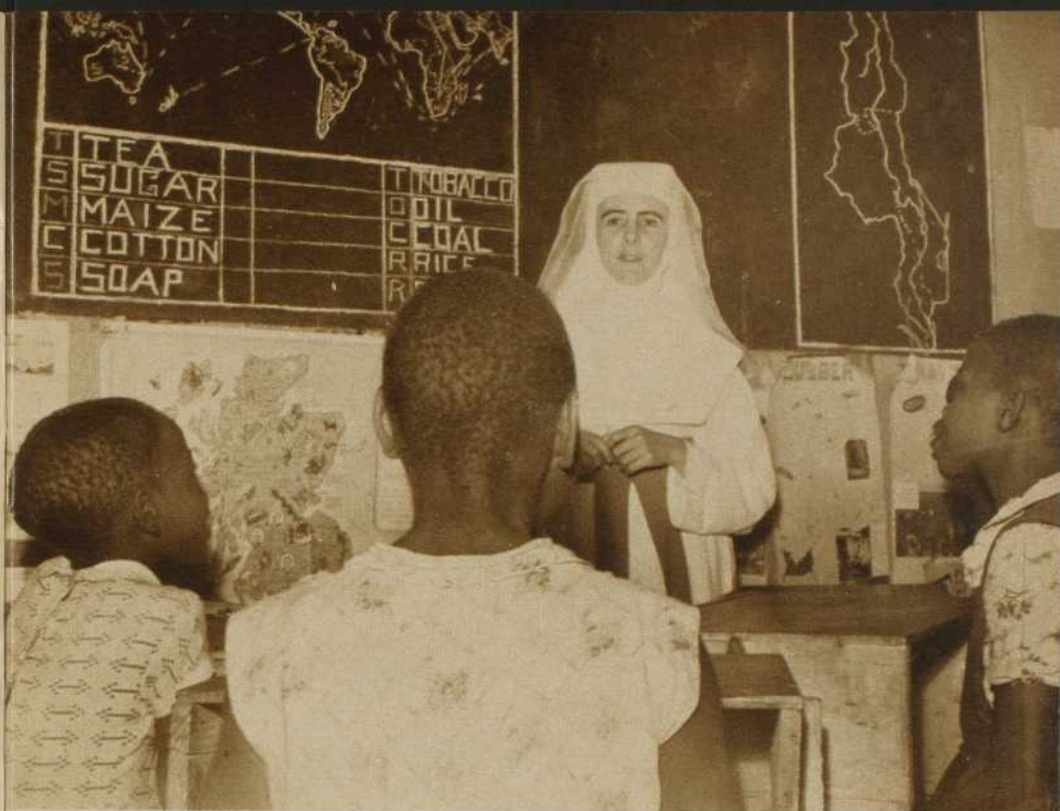
Entre temps, la nouvelle se ré-

pandait: « Les élèves du Colegio Santa Maria ont une *canastilla* cette année! » Avec décembre, les candidates au cadeau de Noël s'inscrivent. Ces mamans pauvres couraient trois chances, car il y avait bien trois layettes. Le 8 décembre, les Dames de l'Action Catholique offraient la leur; le 13, les fédérées, dont sainte Lucie est la patronne, en faisaient autant; et le 25, c'était le tour du Colegio Santa Maria tout entier. Grâce au merveilleux assortiment, quatre mamans bénéficièrent d'un trousseau complet et six autres d'une quantité considérable d'articles variés.

Les autorités du collège, outre la condition posée par l'Action Catholique — que les parents des nouveaux soient mariés devant l'Eglise — avaient décidé de remettre les *canastillas* seulement après le baptême. En conséquence, au lieu d'attendre des mois et des ans un parrain ou une marraine de la capitale, nos bonnes gens sollicitèrent quelqu'un de la parenté ou du voisinage. Le collège connut ses deux filleuls bien à lui: un Oscarito joufflu et une mignonne Caridad.

Lors de la distribution des trésors accumulés par la charité collective, les élèves débordaient de joie autour des poupons qui souriaient aux anges. Les *Madres* émues retenaient une larme et se disaient: « Comme ils ont grand cœur ces Cubains! Ils sont vraiment dignes de leur Patronne Notre-Dame de la Charité!

N'est-ce pas qu'elle est jolie leur coutume des *canastillas* de Noël? N'est-ce pas pour nous, missionnaires, un devoir de l'adopter et de la cultiver avec soin? »



NKATA BAY, NYASSALAND

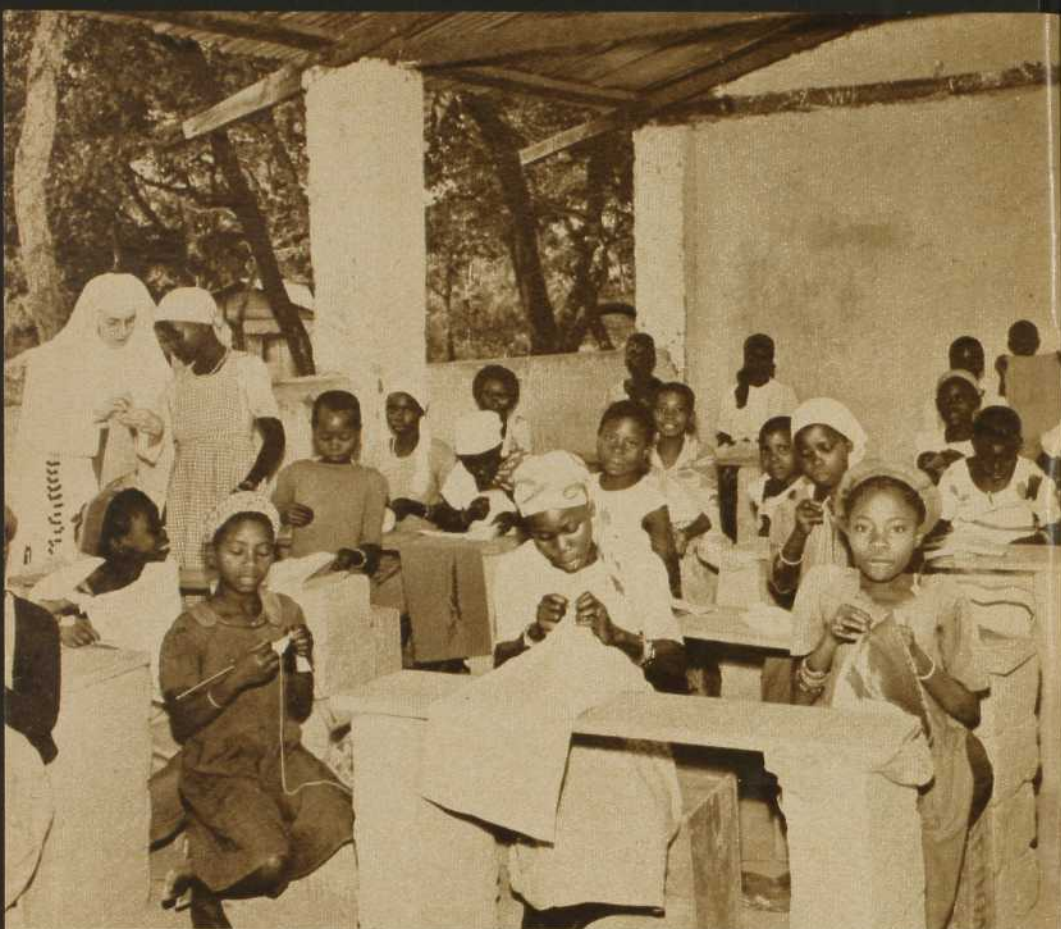
LE NOËL DE MARITA

par Sœur AGNES-DE-JESUS, m.i.c.

(Rita Desaulniers, de Shawinigan Falls).

En octobre 1958, missionnaire fraîchement venue du Canada, je commençai à enseigner le standard III à l'école de Nkata Bay. Au nombre de mes élèves se trouvait Marita, Tonga de 14 ans, dissipée au possible et toujours en grève de devoirs. Si bien qu'à la fin de l'année scolaire, on décida qu'elle ne serait point réadmise à l'école.

Mais les vacances finies, Sœur Supérieure voulut bien user de *lusungu* (miséricorde): Marita avait témoigné d'un singulier attachement



L'heure des travaux manuels à Nkata Bay.
Sœur Jeanne-de-la-Croix (Yvette Demers, de Québec).

à la religion par sa fidélité à la messe du dimanche et son sérieux aux instructions. Pourtant elle habitait un village païen éloigné et, là-bas, seule catéchumène, n'avait personne pour soutenir sa foi naissante.

L'adolescente monta donc avec ses compagnes en standard IV. Dès la première semaine, nouvelle grève avec refus de reprendre après la

classe les devoirs omis. Les parents, convoqués à la Mission, furent avertis que leur fille retournait en standard III parce qu'incapable de suivre les autres et qu'à la première rébellion ils la verraient rentrer au *kaya* sans même le remboursement des frais de scolarité. Les parents furent d'accord. Marita redevint mon élève. Mais est-ce par crainte du

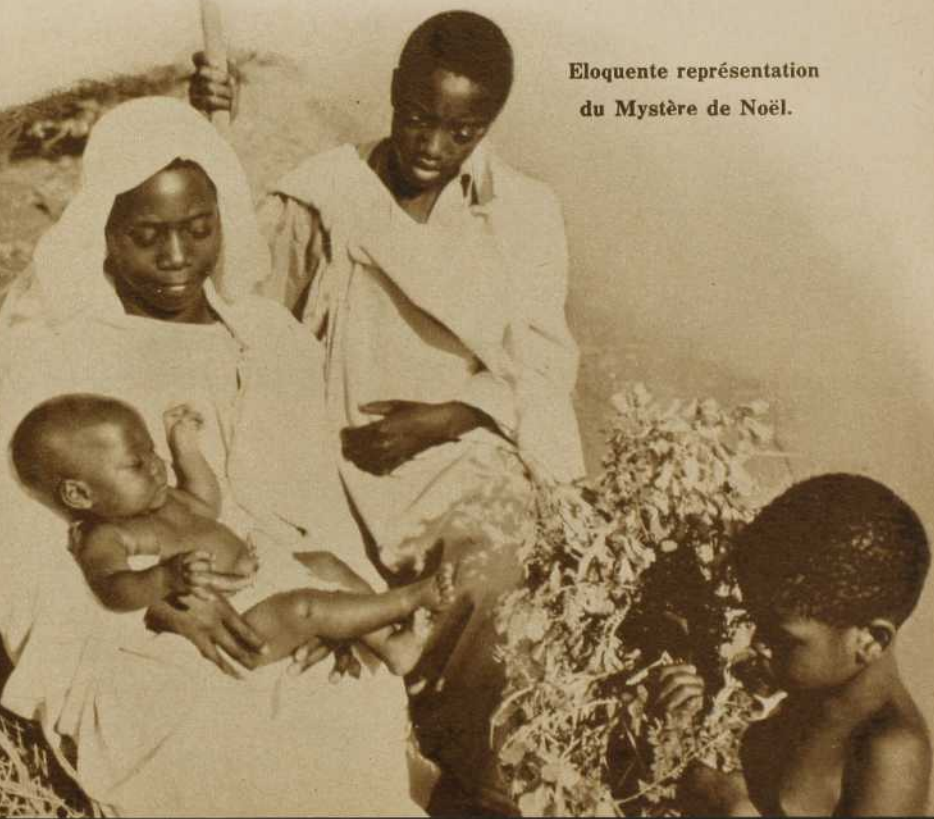
renvoi? Elle se montra tout autre: docile comme un agneau, appliquée à ses devoirs, entraînée au jeu et au travail en équipe. Peu à peu elle s'imposa par son exemple; c'était un chef en tout domaine.

Un tel changement — et durable s'il vous plaît — ne pouvait se motiver uniquement par la crainte. Il fallait chercher ailleurs. Bien plus, Marita avait conquis sa jeune sœur au catholicisme. Y avait-il une B.A. laissée à la générosité générale, la première réponse émanait d'elle. Un jour, pendant la leçon de tricot, je la surpris à babiller avec sa voisine.

Je la regardai tout simplement. A l'instant elle quitta et sa place et la tentation, pour venir, souriante, s'asseoir par terre en avant. Non! mais quel revirement chez cette adolescente, pensai-je, elle n'eût pas agi ainsi un an plus tôt!

En préparation à la fête de Noël, je montai une crèche à laquelle, chaque jour de l'Avent, devait s'ajouter un objet quelconque, un personnage, selon la fidélité à une pratique déterminée. Bien que pas une de mes élèves ne fût chrétienne, toutes se prirent au jeu et s'efforcèrent d'embellir leur cœur pour accueillir le *Fumu Yesu*.

Eloquente représentation
du Mystère de Noël.



Le 22 décembre, en arrivant à l'école, j'aperçus Marita étendue par terre au soleil, la tête couverte d'un *saru*, ainsi que font les Africains lorsqu'ils sont en proie à une violente crise de malaria. La pauvre enfant était brûlante de fièvre. Je la fis soigner au dispensaire et la renvoyai chez elle.

La veille de Noël, mes élèves m'aidaient à dresser la crèche à l'église quand un Africain vint nous annoncer que Marita allait très mal et demandait à être transportée au dispensaire. De jeep nous n'avons point. Sœur Supérieure offrit une civière.

L'homme refusa: à ce moyen *cizungu* (étranger) il préférait le *kubapa* indigène où le malade est attaché, comme un bébé, au dos d'un porteur.

C'est donc après une chevauchée de cinq milles que Marita parvint à la Mission. Épuisée, consciente, elle parlait encore. Elle avait dit adieu à son village et déclaré à son père: « Je ne reviendrai plus. » Des membres de la parenté l'accompagnaient et s'installèrent à son chevet. Le soir, malgré les soins, la fin sembla toute proche. Toujours consciente, Marita ne répondait plus que par de pauvres signes. L'infirmière, Sœur



Saint-Justinien¹, crut bon de l'onder en l'absence du R. P. Curé. De fait, à sa visite, il ne put que constater la mort.

Émoi général à la Mission où la veillée de Noël comporte des chants et des danses jusqu'à la messe de minuit. Au rythme du tambour, chrétiens et catéchumènes accourent de partout. La nouvelle du décès de l'écolière se répandit dans la brousse éteignant les cris de joie.

Pour la première fois, la messe de minuit eut lieu en plein air; pour la première fois il ne pleuvait pas à Noël. Dans son sermon le R. P. Van de Wynckele, P.B., Supérieur de la Mission, parla de Marita qui, ayant entendu l'appel du divin Enfant et préparé son cœur avec un soin particulier, jouissait maintenant d'une vie nouvelle, heureuse et sans fin. On sentait l'assistance émue, partagée entre la tristesse et la foi en cette joie inconnue que le missionnaire disait si grande.

Le lendemain midi, à bicyclette, nous nous rendîmes à Kasweswe pour les funérailles. Presque toute l'école s'y trouvait de même que bon nombre de catholiques. Le Père Supérieur récita les prières d'usage et aspergea le cercueil d'eau bénite après quoi, une dernière fois, on fit voir l'enfant à sa mère et aux femmes présentes.

En procession et récitant le chapelet, tout le monde se dirigea vers le cimetière, traversant montagnes

et ruisseaux. D'ordinaire, l'enterrement ne va pas sans un beau tapage, surtout au moment de remettre la terre en place. Afin que la cérémonie s'achève dans le recueillement, nous chantâmes en citumbuka des cantiques qui exaltent la patrie du ciel où il n'y a que bonheur et réjouissance. Selon la coutume, tous les effets de la morte: sa pioche, son oreiller, sa natte, etc., furent enterrés avec elle. Puis, la fosse comblée, les femmes apportèrent des roches blanchâtres et rosées pour encercler l'endroit.

Le 30 décembre, le Père Van de Wynckele chantait une messe de requiem pour le repos de l'âme de la jeune disparue. Il profita de l'occasion pour signaler, devant toute l'école réunie, les leçons de courage et de persévérance qui se dégagent de la vie de Marita. Elle avait été une aspirante sincère, convaincue et fidèle, tenant bon malgré la défection de plusieurs de ses amies catéchumènes. Elle avait promis de ne pas faiblir, dût-elle rester seule.

Il va de soi, le groupe de standard III fut le plus impressionné. On avait connu ce que j'appellerais les deux Marita: l'écolière indisciplinée du mois d'octobre et l'écolière modèle des derniers temps. Par cet exemple frappant on a compris que toute conversion devient possible avec du courage, de la constance et l'aide de *Ciuta*.

¹ Paule-Ida Coulombe, de Monument.



RHODESIE DU NORD

Choses vues à la Mission de Fort Jameson

par Sœur ALFRED-MARIE¹, m.i.c.

La maison aux romans-fleuves

C'est l'ex-Hôtel Rangely converti, depuis 1954, en couvent des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception et Centre d'œuvres sociales, et plus canoniquement appelé la Maison Saint-Pie X.

Quand la camionnette qui m'y amenait stoppa devant le perron, les lieux me parurent de rêve: vaste propriété plantée de flamboyants gracieux avec leur ramure de plume alors même que leurs fleurs sont éteintes, et d'eucalyptus superbes, élancés, au tronc bleu gris, au mince

feuillage turquoise. Par cette fin d'après-midi d'avril, la longue maison blanche étincelait comme neige sous les rayons obliques du soleil et sa perruque blonde virait au platine. Vis-à-vis, encadrée de poinsettias couverts d'étoiles écarlates, une magnifique Vierge de Lourdes se détachait éblouissante dans un pan de l'azur.

Sur le perron du couvent, Sœur Supérieure² causait avec une jeune

¹ Marcelle Prévost, de Québec.

² Sœur Sainte-Alexandrine (Evelyn O'Neil, de Québec)



EUCALYPTUS



Ces poétiques maisons à chapeau de paille...

femme dans un cinyanja fort animé. Elle vint nous souhaiter le bonjour et son interlocutrice nous jeta un regard où il y avait une prière. Mère Régionale¹ s'enquit de cette Africaine aux yeux de velours.

—Un cas spécial, répondit Sœur

Sainte-Alexandrine. Elle me tourmente depuis longtemps pour avoir un emploi à la Mission. Mais la Mission emploie déjà les jeunes filles du Centre. Et de plus, cette femme ne serait guère en paix ici. Mariée d'après les coutumes indigènes, elle

veut se séparer de son époux, païen qui a une autre femme. C'est une malheureuse tirillée entre sa conscience, ses amours et la nécessité de vivre.

—J'aurais peut-être quelque chose à lui offrir, reprit Mère Régionale toujours prête à rendre service. Kanyanga a besoin d'une aide. Si cela l'intéresse, je repars demain matin et passerai par Kanyanga. Elle n'a qu'à se trouver ici, à 7 heures, avec son *katundu* (ses effets).

La proposition répétée en cinyanja, le visage de la jeune femme s'éclaira: « *Zikomo* » (merci), dit-elle, saluant avec beaucoup de grâce, selon la meilleure politesse du pays. Et légère elle s'en fut.

C'est ainsi qu'à peine arrivées à Fort Jameson, nous tombions en plein roman, ce qui me fit demander:

—Alors c'est la maison aux romans?

—Oui... et aux romans à suivre, d'ajouter Sœur Supérieure.

Rien de plus vrai. Le lendemain, nouvel épisode de l'aventure de la belle Africaine. Celle-ci fidèle au rendez-vous attend sur la véranda, son *katundu* près d'elle. Survient E..., son mari, alerté par ses agissements insolites. Il la réclame: ne l'a-t-il pas épousée selon la loi indigène? Sœur Supérieure s'en tient à l'emploi sollicité: V... demeure bien libre de l'accepter ou non; personne n'est allé la chercher. L'homme se tourne vers la femme assise dans l'escalier, l'air impénétrable, comme étrangère au débat.

Il plaide sa cause sans violence, appuyant sur cet argument: « Je suis bon pour toi, je ne t'ai jamais

fait de mal... » Le beau sphinx place des monosyllabes ici et là sans même lever la tête. Mère Régionale et Sœur Marie-des-Anges¹ patientent dans la voiture; Muwowo le chauffeur, lui, s'impatiente sur le klaxon, puis sur le démarreur. Au grondement du moteur, V... se décide pour la séparation. L'homme ne s'empporte pas; on croirait qu'il pense lui aussi « à suivre »...

Et de fait ce fut à suivre en plusieurs coups de théâtre rapprochés dont le dernier et non le moins renversant: l'inscription d'E... au catéchuménat!

Pendant mon séjour à Fort Jameson, les romans devaient se succéder sur le perron du couvent avec une diversité de thèmes et un enchevêtrement de situations bizarres excluant la monotonie. Un soir, une voix appelle dans la noirceur. C'est M..., jeune fille tirée à quatre épingle, élégante dans sa blouse de nylon blanc et sa jupe bleue comme une Européenne qui s'habille à Lusaka. Catholique fiancée par sa parenté à un anglican, elle refuse le mariage et déclare son amour pour un jeune catéchumène. Or le fiancé éconduit a intégralement versé la dot à la mère qui l'a intégralement dépensée (d'où les jolies toilettes de M...) et se voit dans l'impossibilité de rembourser. Menacée d'un *mlandu* (procès) à la cour du chef, la pauvre femme a sommé sa fille de quitter la maison et d'épouser le fiancé-créancier. Que faire? dormir à la belle étoile? se réfugier au village où la parenté soutient sa mère?... M... a songé plutôt au Centre pour jeunes filles de la Mission Catholique.

¹ Alice Pépin, de Warwick.



Sœur Imelda-de-Jésus (Adrienne Larouche, de Nashua, N. H.)
et sa meilleure élève. La machine à coudre est une
Singer africaine, portable et à manivelle.

Sous de multiples aspects une seule formule...

L'Ecole des femmes

Un mois durant, j'ai vécu à la Mission de Fort Jameson, visitant, observant, m'enthousiasmant. Si l'on me demande la formule des œuvres sociales de mes Sœurs, je réponds:

aimer les Africains et se dévouer pour eux.

En cette petite ville bâtie, semble-t-il, d'après un certain plan de *colour bar* ou du moins de non-inté-

L'on préparait de la compote de mangue.
Sœur Saint-Epiphanie
(Gemma Ouellet, de Saint-Epiphanie).



gration provisoire — quartier européen et *compound* africain, club européen et *Welfare* africain, école européenne et école africaine — l'ex-Hôtel Rangely apparaît comme un symbole de fraternité et d'amitié entre les races. Cela s'exprime dans les œuvres et plus encore dans la

manière de les concevoir et de les réaliser.

La première de ces œuvres est sans contredit l'école des sciences domestiques pour les femmes avec son inséparable complément: la visite hebdomadaire au foyer des étudiantes. Les *Domestic Science* con-

naissent actuellement une très grande vogue en Rhodésie du Nord. Le gouvernement en favorise la création, croyant, non sans raison, que l'éducation des mères entraînera une saine évolution de la famille et de la société africaines. L'idée de la visite à domicile ne manque pas non plus d'opportunité: elle permet de juger de l'application des théories apprises, et dans le cas de professeurs étrangers, elle tend à renverser la barrière de couleur et à nouer des rapports de compréhension, de confiance et d'amitié.

Autrefois mes Sœurs enseignaient

les sciences domestiques au *Welfare* de la ville. Sous la pression d'éléments subversifs, elles durent quitter. De ce mal sortit un bien. La Mission Catholique sollicita et obtint du gouvernement l'autorisation d'ouvrir son propre *Domestic Science* dispensant le cours régulier. Les femmes s'y inscrivirent sans distinction de religion: païennes, protestantes de la Free Church of Scotland et de la Dutch Reformed Church. Plusieurs avaient connu les religieuses au *Welfare*. Deux maisonnettes à toit de chaume enfouies dans les flamboyants, sur le terrain du couvent, furent transformées en salles de travail. Ce n'était pourtant pas l'idéal: les poétiques chapeaux de paille à large bord tombant, s'ils créent dans les pièces une sorte d'air climatisé, ils n'en ont pas



Une maman qui vient
à l'école avec ses
deux enfants jumeaux.

moins l'inconvénient d'assombrir. On ne s'en fit pas pour si peu. En attendant le local définitif, adapté aux exigences de l'œuvre, tous les jours on installait sur la véranda les petites machines à coudre portatives et à manivelle.

Les élèves arrivent de bonne heure le matin, les unes à bicyclette et le bébé au dos, les autres à pied avec leurs marmots non encore d'âge scolaire, quelques-unes poussant une voiturette d'enfant chromée et dernier cri. Sauf une couple de congés par semaine, elles viennent également l'après-midi. Le cours s'étend sur une période intensive de dix-huit mois et comprend outre les arts ménagers: coupe, couture, tricot, cuisine européenne réalisable avec les seuls produits africains, l'hygiène et un brin de pédagogie familiale où

l'on glisse des principes de morale chrétienne.

Tandis que les mamans s'appliquent au travail, échangeant quelques paroles quand la technique ne les absorbe pas trop, les enfants s'amuse avec de menus jouets ou dorment dans de petits lits de fabrication domestique. Ces femmes bantoues savent lire et écrire dans leur langue; quelques-unes connaissent un peu l'anglais mais par timidité n'osent pas s'en servir. Elles ont un

Poussant une petite voiture dernier cri...





bien mince bagage d'instruction avec leurs deux, trois, cinq années d'école primaire. Et c'est justement pour faire équilibre à l'éducation plus poussée de leurs maris, dont plusieurs ont étudié au secondaire, qu'elles suivent ces cours d'arts ménagers.

J'aimais les surprendre à l'ouvrage. Elles me saluaient par des *salani bwino* auxquels je répondais par le traditionnel *zikomo*. Ce qui me frappait toujours chez ces jeunes femmes, c'était la bonne humeur, l'entente, la simplicité, la spontanéité, la politesse. Rien de compassé, d'intimidé, d'officiel dans leur attitude vis-à-vis des religieuses. La première fois, j'essayai d'amorcer la conver-

sation en citumbuka que je commençais à bredouiller, mais elles ne parlaient pas ce dialecte: Fort Jameson se trouve en pays Chewa et non Tumbuka, et le langage des Achewa est le cinyanja. Cinyanja et citumbuka ont cependant beaucoup d'affinités par la morphologie et la syntaxe; 60% des mots sont les mêmes quoique bon nombre de ceux-ci aient une signification absolument différente. Au moment où je croyais avoir compris, j'étais à cent lieues du sujet.

J'accompagnai souvent mes Sœurs dans leurs visites à domicile. Les étudiantes résident toutes au *compound* dont la population plutôt flottante (l'on y déménage du jour

au lendemain) est estimée à environ 8,000 âmes. Il se divise en trois parties: la série des maisons de trois pièces et la série des maisons de cinq pièces bâties en dur, de type mi-européen mi-africain, avec toit de tôle, fenêtres vitrées, parquet de ciment; plus loin, gagnant la brousse, « le village de paille » en tous points semblable au village indigène primitif: murs en terre, toit de paille, intérieur d'une seule pièce, parquet de terre battue.

Ce village de paille excepté, le *compound* impressionne favorablement surtout si, au temps des *cinderella* en fleurs, l'on y pénètre par l'allée plantée de ces arbres dont les branches chargées de riches grappes

jaune pâle se rejoignent comme pour former un dôme.

Les maisonnettes sont rapprochées et bien alignées, de même que leurs dépendances au second plan. Les abords sont propres souvent agrémentés de plates-bandes et d'arbustes décoratifs. Une famille qui occupe un logis de trois pièces paie un loyer de 1 pound 10 shillings par mois, soit environ \$4.50. Ce bas prix étonne des gens d'Amérique, mais il est en proportion du salaire africain. Par ailleurs, le *compound* ne jouit pas des services de l'eau courante et de l'électricité. On s'éclaire au fanal ou à la lampe, et les femmes vont puiser l'eau au puits artésien public creusé aux frais de l'Administration.

Les maisons visitées attestaient une évolution assez avancée: chambre à coucher avec lits aux couvertures bien tirées, petite couchette en bois

Au puits public.





Fière de sa vaisselle
"made in England".

pour le bébé, coin fermé d'un rideau de plastique où les habits propres de la famille sont suspendus à une tringle; salle à manger comprenant table et chaises, étagère ou armoire, et servant aussi de living-room. Certains foyers possèdent un radio à piles sèches, une machine à coudre et un fer à repasser de type africain, de la vaisselle et des ustensiles. Un bon point pour l'hygiène: le pot d'eau bouillie est soigneusement recouvert d'un centre bordé d'une dentelle de perles assez lourde pour empêcher le vent d'emporter le léger tissu.

Mais le fer à repasser, mais la machine à coudre, mais la vaisselle, signifient qu'on a appris l'épargne si peu familière à l'Africain enclin à

l'imprévoyance. Car d'un salaire de 10 pounds (\$30. environ) ou moins par mois, où il faut prélever le loyer, les frais scolaires, les dépenses en nourriture (pas de cultures vivrières en milieu urbain), en habillement, en remèdes, en nécessités premières comme le savon, il ne reste que quelques shillings à la fin. Si la femme sait coudre, elle peut réaliser des économies et avec le temps acquérir un objet coûteux. Il est donc fréquent aux Sœurs d'avoir à causer budget. Habituees elles-mêmes à compter avec Dame Pauvreté et à se débrouiller, elles ne manquent pas de sens pratique ni d'ingéniosité dans leurs suggestions.

Volontiers on leur cause aussi

bonheur, cet autre budget qu'administre tout être humain. Alors c'est pour elles l'occasion de découvrir à des non-chrétiennes ou de rappeler à des chrétiennes que le bonheur réside dans le devoir accompli, dans la paix avec Dieu, avec soi-même et avec l'entourage. Je revois Marsera, l'élève la plus admirée de ses compagnes pour ses belles robes et son logis garni avec goût, demandant courage à la missionnaire: « Mon mari est dur pour moi... Je ne suis pas heureuse. Devant mes amies je ne laisse rien paraître; elles me trouvent chanceuse. Quand cela va trop mal, j'ai la tentation de fuir pour ne plus jamais revenir. » Et la maman de la gentille Kéfi qui disait tellement triste et anxieuse: « Mon mari veut prendre une deuxième femme. Comment l'en détourner? »

L'Africain du *compound* est-il satisfait de son sort? La femme le semble plus que l'homme; elle apprécie les adoucissements apportés à sa rude tâche: n'avoir plus jamais à refaire le parquet de sa maison puisqu'il est en ciment; pouvoir en tout temps s'approvisionner d'une eau claire, abondante sans trop se déplacer; n'avoir plus à travailler au jardin, mais acheter son maïs au marché; si le cœur lui en dit, préparer elle-même sa farine au mortier, sinon il y a le moulin. Par contre, M. Ch... n'a pas caché son désenchantement: « Comment voulez-vous, gronda-t-il, que j'élève chrétiennement mes enfants alors qu'ils se trouvent sans cesse mêlés à la marmaille païenne initiée aux coutumes répréhensibles? Ah! si chaque maison avait son terrain enclos, vaste, où chacun serait chez soi ainsi qu'il en est chez les Européens... Pourtant

la terre appartient aux Africains... » M. Ch... devint amer, et de ce grief passa à d'autres, indice d'un malaise social qui donne à réfléchir. Intelligent, instruit, sérieux, honnête et travailleur, cet homme tenait les livres d'une Maison d'affaires dirigée par un Afrikaan (Hollandais né en Afrique du Sud). Le patron connaît la probité et la capacité de son employé; il s'absente souvent à la chasse, au club, en congé. M. Ch... compare son salaire et son standard de vie au salaire et au standard de vie de son patron. Tout comme ce dernier, il voudrait bien se procurer ces choses modernes et commodes qu'il voit dans les magasins indiens ou anglais, mais son salaire trop maigre le lui interdit. Et là-dessus, il nous annonça son déménagement au Nyassaland où on lui offrait 3 pounds de plus par mois pour une position identique. Ce bon catholique a refusé de fusionner son mécontentement aux rancœurs du *Congress Party* et il a déclaré à ceux qui voulaient l'entraîner: « Je suis chrétien avant d'être congressiste. »

La pensée et le sentiment de cet Africain illustrent typiquement le point critique de l'évolution atteint en Rhodésie et au Nyassaland. Mais peut-on blâmer les autochtones de revendiquer la terre de leur pays et tout ce bien-être que le commerce anglais ou indien étale sous leurs yeux? On peut douter cependant que les Africains d'il n'y a pas si longtemps eussent consenti à vivre dans un quartier réalisé d'après un plan tout à fait européen. Je les entends dire: « Pourquoi toutes ces haies? » et réclamer le *bwalo* (emplacement) commun et la vie communautaire des villages.

Les jeunes filles du Centre furent initiées
au guidisme par Sœur Saint-Rodrigue
(Françoise Pageau, de Québec).



Le Centre

Une dizaine de jeunes filles de quinze à dix-huit ans s'y trouvaient pensionnaires lors de mon passage. Cette œuvre sociale a des analogies avec l'École des femmes. Mais tandis que celle-ci admet ses élèves sans distinction de religion (des unités seulement étaient catholiques en 1958), celle-là a été créée spécialement pour de jeunes catholiques ou du moins catéchumènes sérieuses qui n'ont pu jouir, dans leur milieu familial et social, de développement culturel.

Pensionnaires, les élèves du Centre

habitent une jolie maisonnette non loin de la résidence des Sœurs. Comme ce sont toutes des candidates au mariage — et à brève échéance car les Achewa se marient entre quinze et dix-huit ans — elles s'initient à la bonne tenue de la maison, suivent un cours régulier d'arts domestiques (même programme que l'école des femmes) auxquels s'ajoutent la doctrine, l'hygiène et le calcul, la lecture et l'écriture en cinyanja pour les illettrées, l'anglais pour les autres qui possèdent une certaine instruction primaire. Chacune reçoit un peu

d'argent de poche et en dispose pour ses menues dépenses. Si mince que soit le montant à administrer, il habitue ces demoiselles, toujours prêtes à convertir leurs shillings en perles et en bracelets, à penser d'abord au nécessaire et aussi à la charité, et à tenir en équilibre leurs désirs et leurs finances.

Le Centre a pour but ultime la fondation de foyers chrétiens authentiques. Il se devait d'entraîner les élèves au don de soi et à l'Action Catholique. On choisit le mouvement guide si formateur, déjà mis en marche chez les fillettes de Fort Jameson, et la Légion de Marie qui compte à la Mission un præsidium senior dynamique.

Le dimanche après-midi, des jeunes gens, tous catholiques ou catéchumènes, visitent les pensionnaires. Les couples se promènent dans le parterre ou causent assis sur la véranda. Puisque ce sont des chrétiens et que le christianisme considère la femme l'égale de l'homme, la jeune Achewa du Centre ne s'agenouille pas pour adresser la parole à son ami ou à son fiancé, pas plus qu'elle ne s'agenouillera après son mariage. Chez maintes tribus bantoues, la fille ne parle à son père, et la femme à son mari, qu'à genoux; mais au Centre, ainsi que dans les milieux évolués, cette tradition ne saurait avoir cours.

De temps en temps, ce sont des membres de la parenté qui viennent

Au moment du départ pour les visites à domicile.





Sr Andre Raphael
(Bernadette Baque,
Framingham, Mass.)

PHILIPPINES



Sr Saint Guy
(Pauline Noel,
Luzern)

ROME



Sr Saint Joseph
(Therese Carr,
St. Denis, sur Richelieu)



Sr Marie Auguste
(Blanche Girin,
Coaticook)



Sr Saint Camille
(Suzanne Guillemette,
St. Hyacinthe)



Sr Marie Emile
(Rita Ouellette,
Sorel, Que.)



Sr Martha
(Berthe Des
Tours)

BOL



Sr Claire de la Providence
(Claire Desrosiers,
St. Charles de Mandeville)



Sr Saint Emilien
(Emilynn Marchand,
Tremouille)



Sr Saint
(Claire Des
Tours)

PÉR



Sr Saint Donat
(Gabrielle Fontaine,
St. Hubert)

NADAL



Sr Catherine de Senne
(Therese Forest,
St. Paul de Lotbiniere)



Sr Sainte Monique
(Monique Parrot,
Montreal)



Sr Sainte Clemence
(Claire Rivelly,
St. Alphonse de Lotbiniere)



Sr Marie Odette
(Marie Louise Bouille,
Cap de la Madeleine)

HA

**P
A
R
T
A
N
T
E
S**



*Mlle de Bethanie
Bothux
des Chénères)*



*Ln Saint-Rupert
(Lucie Dyrone,
Montréal)*



*Ln Gisèle du S.-Coeur
(Gisèle Picard,
Village des Aubaines)*



*Ln Sainte-Croix
(Lucienne Constantin,
Montréal)*



*Ln Paul de Damas
(Paule Charpentier,
Drummondville)*

LIVIE



*Ln Saint-Nicolas
Bascow
des Chénères)*



*Ln S. Pierre Nolasque
(Germaine Saint-Pierre,
Mansau)*



*Ln François du S. Prov.
(Gisèle Guinon,
Châteauguay-Bassin)*

ROU



*Ln Eugénie du Rome
(Lucille Millette,
S. Nazaire de Bagot)*

BASCAR



*Ln Marie-Rose
(Lucille Filon,
Montréal)*



*Ln Marie de la Réparation
(M. Ange Thériault,
Sherington)*



*Ln Marie-Cécile
(Lucille Bessette,
Val-Jacques)*



*Ln Sainte-Clothilde
(Gymnastique Beauchemin,
S. Clothilde à Boston)*



*Ln Saint-Julien
(Marguerite Julien,
S. Augustin de Troisneuf)*

AITI

1960

CUBA



*Ln Saint-Hubert
(Lytrude Poiré,
Châteauguay-village)*

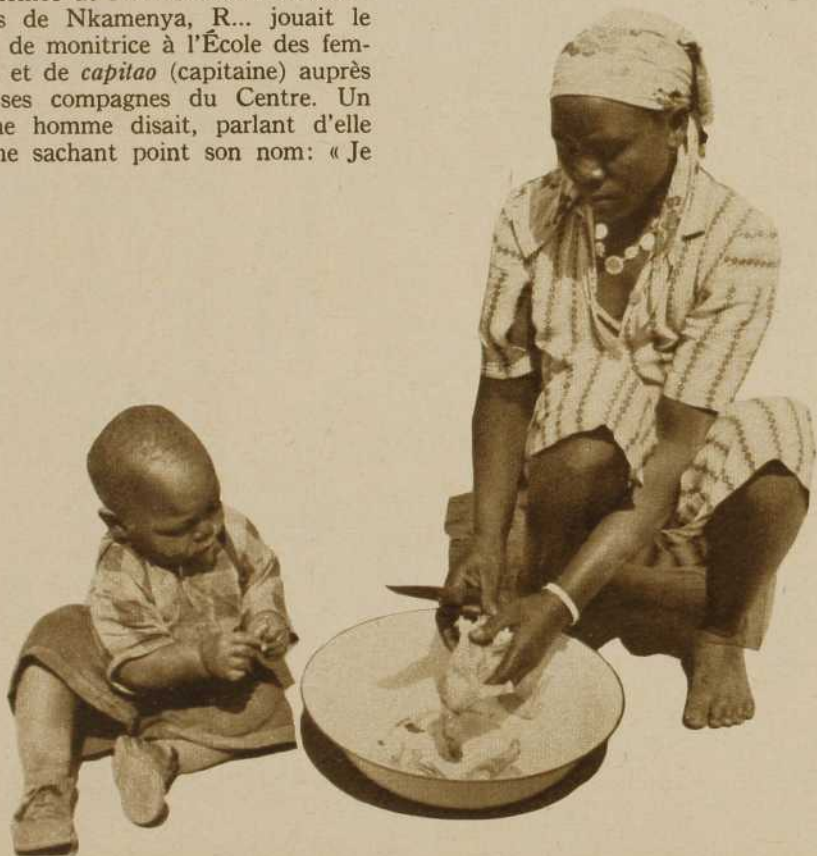
AFRIQUE

en visite. L'orpheline Tereza, privée depuis longtemps de ses jambes par la polio, n'a jamais eu tant d'oncles intéressés à son sort. A son arrivée au Centre, elle se traînait par terre. On lui donna des béquilles et elle apprit à s'en servir. On lui enseigna les mêmes choses qu'à ses compagnes, et parce qu'elle est intelligente et adroite, elle se classa parmi les perles rares. Les oncles réfléchissant à cela, commencèrent à calculer que leur nièce infirme pourrait bien rapporter une dot considérable.

Parmi les jeunes filles il en était une plus recherchée que les autres. Diplômée de l'École d'Arts domestiques de Nkamenya, R... jouait le rôle de monitrice à l'École des femmes et de *capitao* (capitaine) auprès de ses compagnes du Centre. Un jeune homme disait, parlant d'elle et ne sachant point son nom: « Je

voudrais pour femme celle qui est si distinguée et si humble. » Mais R... déclinait toute proposition de mariage. A Sœur Sainte-Alexandrine surprise de la voir refuser les meilleurs partis, elle répondait laconique: « Je ne veux pas me marier. »

Souvent, le soir, cette gracieuse Africaine s'absorbait longtemps à la chapelle dans une prière méditative. Un jour elle retourna au Nyassaland son pays d'origine. Le plus illustre des époux l'appelait chez les Rosarian Sisters.





Bûchant le citumbuka dans le Premier Livre de Lecture,
Sœur Alfred-Marie et son aimable professeur,
Sœur Maria-Rosaria, des Rosarian Sisters.

Variétés sociales qui m'ont charmée

L'École des femmes et le Centre ne sont pas les deux seules œuvres sociales de la Mission. Régulièrement et plusieurs fois la semaine, Sœur Supérieure visite la prison et l'hôpital africain.

J'allai souvent avec elle « en prison ». La Matrone nous conduisait à l'intérieur des barbelés où les détenues venaient s'asseoir sur une natte. Pour leur visiteuse elles installaient un siège: une chaudière renversée avec coussin fait d'une poche

repliée. Les trois que j'ai rencontrées n'étaient pas loquaces et sortaient de la brousse du district. Cependant elles montraient beaucoup d'application à apprendre la couture et, quoique païennes, entendaient volontiers parler religion. Mais bien fin qui eût deviné le motif de leur intérêt! Était-ce à cause de la simple diversion que notre visite apportait à leur vie de recluses? en raison de l'attrait de la nouveauté? ou de la vérité? Dieu le sait!

Les prisonnières ne sont jamais nombreuses à Fort Jameson et n'ont jamais de longue sentence à purger. Leur crime? Pour la plupart elles ont battu leur mari une fois qu'elles en avaient assez de se faire battre...

L'apostolat en prison, s'il ne porte pas des fruits immédiats apparents, ne reste pas stérile: le contact des étrangères a été bienfaisant; on ignore la charité du Christ, mais on a senti de la bonté, et cela a été réconfortant.

La visite des malades réserve plus de consolations. L'hôpital africain comprend un bâtiment principal où se trouvent les Bureaux de la Direction et les différents services, et plusieurs pavillons détachés logeant chacun dans leur vaste salle une catégorie déterminée de patients: du

côté des hommes, local des tuberculeux, local des opérés, des accidentés et des cas non contagieux; même chose du côté des femmes avec en outre une maternité et une pouponnière. Le médecin-chirurgien est européen ainsi que l'infirmière directrice du personnel composé entièrement d'Africains: assistants médicaux, infirmiers, gardes-malades féminines, celles-ci en très petit nombre.

Sauf des unités, les patients saluent le passage de Sœur Supérieure avec joie. Dans son panier indigène ils savent qu'il y a toujours pour eux des mangues, des bananes, des papayes, selon la période d'abondance de ces fruits, et aux jours de fête, des *sweeties*. Les intellectuels ont plutôt faim de lecture et récla-



Au "Village de Paille".



Sœur Sainte-Alexandrine, à l'intérieur des barbelés de la prison des femmes.

ment l'Afrikan, journal catholique rédigé en anglais, cinyanja et citumbuka. Ceux qui lisent l'anglais font leurs délices de numéros plus ou moins récents du Little Messenger, de l'Ave Maria, du Catholic Digest et des rares ouvrages dont nous pouvons disposer en leur faveur. Les autres, peu familiarisés avec l'idiome étranger, préfèrent les livres en cinyanja. Il en existe mais nous n'en possédons pas suffisamment.

Un jour une anglicane plutôt dis-

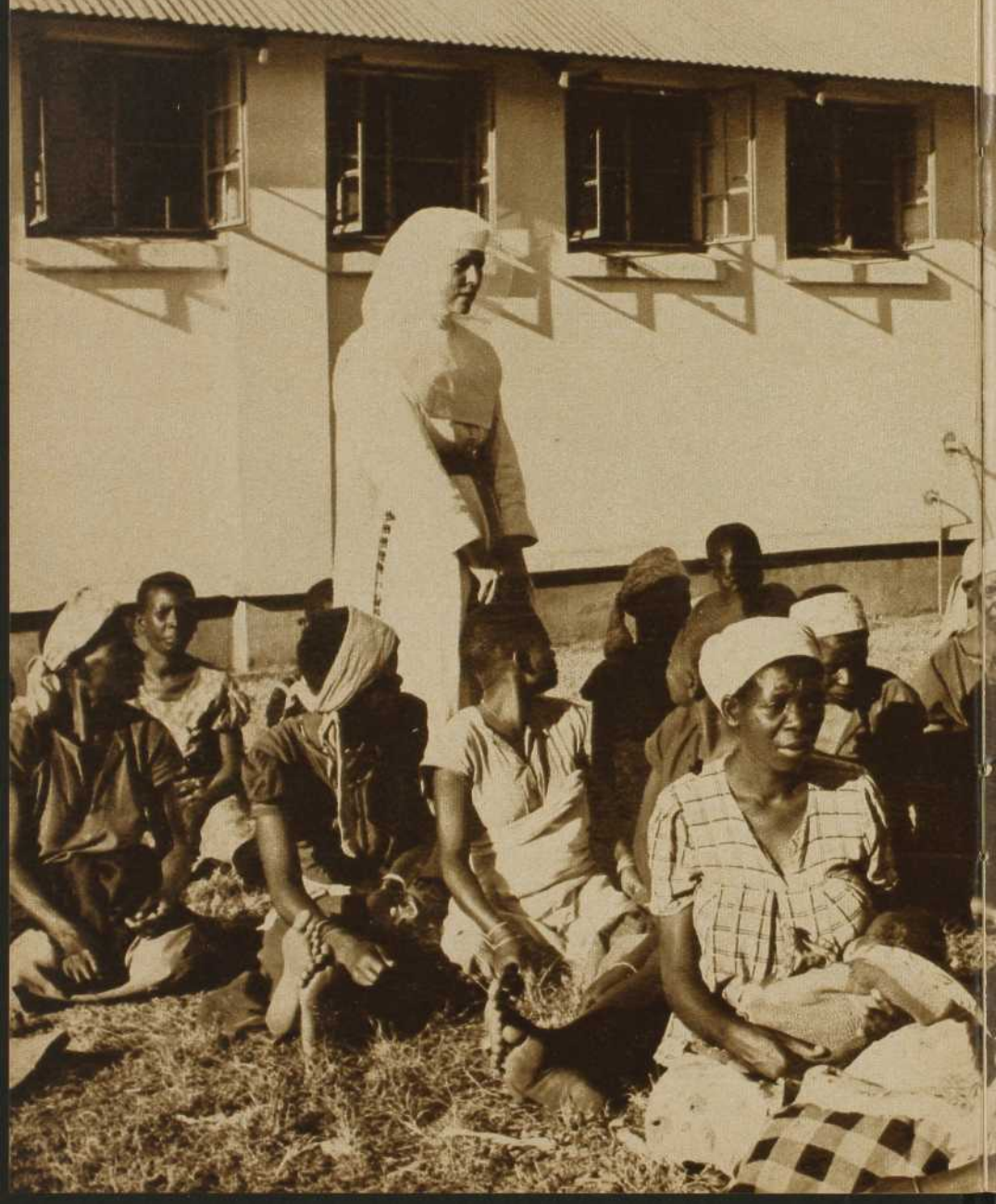
tante demande des magazines.

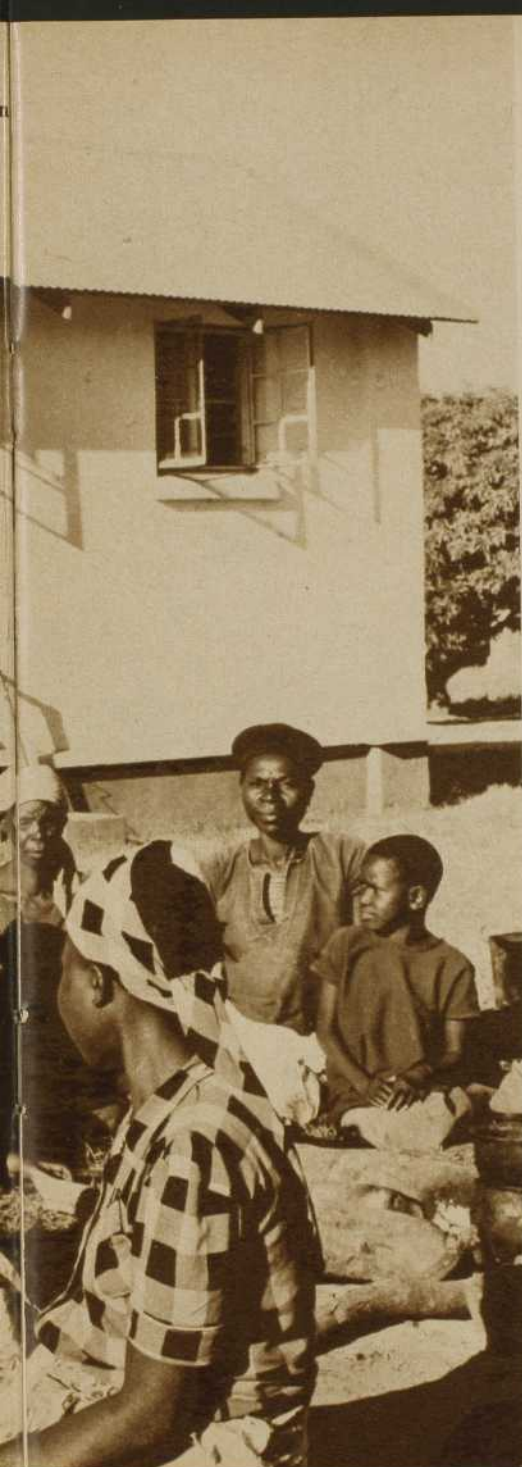
—Mais je n'ai que des magazines catholiques, de répondre Sœur Sainte-Alexandrine.

—Peu importe, je veux lire.

Les mangues et les revues ouvrent un chemin à l'amitié et parfois aux confidences. Premier pas: on échange des idées sur la religion; deuxième, on accepte de prier; troisième, si on est un catholique en contravention avec la loi de la monogamie du mariage, on consent à recevoir le prêtre

Au pavillon des tuberculeuses à l'Hôpital africain de Fort Jameson.
Catéchisme par Sœur Sainte-Alexandrine.





« pour causer ». Frederiko, Mateo, Enriko, pour ne mentionner que ces trois que j'ai connus, ont été rescapés pour « avoir causé » avec l'abbé Féliciano après que la missionnaire leur eut rappelé le sens et la brièveté de la vie, le jugement irrévocable de Dieu qui fixe l'âme dans le bonheur ou le malheur éternel. Des chrétiens non catholiques s'unissent à leur visiteuse pour réciter un Pater. Jamais je n'ai vu témoignage d'œcuménisme plus vrai et plus émouvant que ce Pater prié en duo par Sœur Supérieure et un vieux catéchiste de la Dutch Reformed Church! Cet homme pieux et sincère se mourait loin des siens qui demeurent dans le Sud. La première fois qu'il nous vit, il nous dit combien il s'ennuyait seul, si seul. Sœur Supérieure lui offrit d'arrêter à son chevet chaque fois qu'elle passerait à l'hôpital, puis elle ajouta :

—Voulez-vous que nous priions ensemble ?

—Oh oui! Personne ne vient jamais me voir. Personne ne prie avec moi, et je ne suis plus capable de prier par moi-même. Le bon Dieu retarde. Pourquoi ne vient-il pas me chercher ?

Un jour sa visiteuse lui parla de la Vierge Marie.

—Je ne la connais pas. Dites-moi qui elle est.

Il écouta attentif comme un écolier à qui l'on enseigne quelque chose de très neuf et de très captivant. Et ce vieux catéchiste de la Dutch Reformed Church, qui aimait s'unir à une Sœur missionnaire catholique pour prier notre Père des cieux, mourut un mois après... muni du baptême des catholiques.

L'assistance des malades a pour



corollaire un certain service de pompes funèbres que les Africains apprécient en ces termes: « Il n'y a que les gens de la Mission Catholique pour faire cela! » Par exemple, quand mourut Mateo, son fils, catholique lui aussi, vint chez nous solliciter un cercueil. De cercueil nous ne gardons point, mais des nattes nous en fournissons. Les très pauvres se contentent de la natte qui est dans la tradition bantoue; les autres, qui veulent à tout prix un cercueil européen, se fabriquent avec le bois de caisses débâties une sorte de boîte que nous recouvrons ensuite nous-mêmes d'étoffe noire.

C'est ainsi qu'en compagnie de Sœur Supérieure et de Sœur Joseph-de-l'Espérance j'ai travaillé au recouvrement de la tombe de Mateo; plus spécialement on m'a laissé le soin de poser sur le couvercle tendu de noir une croix en galon doré. L'homme parut content de la finition. Mais ce n'était pas tout: Mateo, il fallait le conduire à l'église pour les funérailles et l'hôpital est joliment loin de l'église.

Or la Mission est dotée d'un camion Baby Austin que Sœur Supérieure utilise pour le bien des Africains. C'est donc elle qui va chercher le défunt. Quatre membres de

la parenté peuvent monter avec la bière: évidemment le camion-joujou ne saurait porter tout le clan! La seule condition exigée des parents non chrétiens, c'est de ne pas pousser, sur tout le trajet, les lamentations païennes traditionnelles, car il faut traverser la ville, et les Européens jugent plutôt originale cette forme de service social.

En moyenne nous participons à une *maliro* (funérailles) par semaine, quelquefois à deux ou trois. Dans son magnifique ouvrage « Aujourd'hui l'Afrique », le Docteur Aujoulat observe que l'Africain accorde le primat à la sensibilité et à l'émotion et que son thème préféré c'est la vie. Si l'on réfléchit à cette psychologie de l'Africain, il apparaît clair comme

le jour que rien ne peut remuer plus intimement son âme que le dévouement sympathique dans les circonstances de la maladie et de la mort. A Fort Jameson, même les agitateurs les plus xénophobes reconnaissent que les *Azimayi* ne sont là que pour le bien des autochtones et ne refusent jamais un service. L'un des ennemis déclarés des blancs disait à Sœur Supérieure: « Si j'avais à tuer les blancs, pour toi je le ferais vite afin que tu ne souffres pas, car tu aimes vraiment les Africains et tu es bonne pour eux. » Drôle de manière d'apprécier les gens et de leur décerner des prix de Bonté! Mais boutade plutôt que menace. Car lors des troubles politiques de 1959, l'Église a témoigné de son

Ce que c'est passionnant voir tailler les hosties par Sœur Joseph-de-l'Espérance!
(Yvette Hervieux, de Lanoraie).



indépendance vis-à-vis les puissances temporelles et indiqué le sens de la justice sociale chrétienne.

L'Africain de bonne volonté, chrétien ou non chrétien, se dit que l'Église est son amie, sinon sa mère, quand il lit des passages comme ceux-ci du Mémorandum que les Ordinaires du Nyassaland et des Rhodésies ont adressé, le 14 octobre 1959, aux gouvernements fédéraux et territoriaux de la Fédération: « Ils (les évêques) considèrent que, jusqu'au moment où la partie non européenne de la population sera plus à même de juger toute l'étendue des changements constitutionnels proposés et pourra faire connaître sa volonté par l'exercice prudent du vote libre, ce serait une grande injustice de leur imposer une forme de gouvernement qui pourrait ne pas du tout leur convenir.

« Les évêques protestent contre la disproportion qui existe entre l'idéal de fraternité si largement mis en avant et la pratique de cette fraternité, dans les territoires en question. Cette différence malheureusement semble venir d'une loi basée sur la ségrégation raciale. Les évêques ne sauraient trop insister sur la nécessité d'accorder à tous les hommes indistinctement les droits qui leur sont dus en tant qu'êtres humains et citoyens. » (AIF, 31 octobre 1959)

C'est dans le sens même de ces observations de la Hiérarchie, pour concourir au triomphe de la charité et de la justice sociale chrétiennes, en un pays menacé par le *colour bar*, que se dévouent avec entrain mes cinq heureuses compagnes de Fort Jameson.





LES JAPONAIS AU CANADA

Notre réponse à "Princeps Pastorum"

par Sœur Saint-François-Xavier¹, m.i.c.

Il y a juste un siècle, à la suite des interventions du commodore Perry, les États-Unis et le Japon signaient leurs premiers accords commerciaux.

Des traités subséquents avec les autres grandes puissances navales ouvraient enfin à l'Occident les portes de l'Empire du Soleil Levant, hermétiquement fermées depuis plus de deux cent cinquante ans.

En même temps que les échanges de commerce avec l'étranger, débuta pour le Japon, pays surpeuplé, l'émigration de ses fils vers les contrées du globe aux plus vastes espaces. Vers 1907, on comptait au-delà de 8,000 Japonais au Canada. Un bon nombre s'étaient embauchés dans les mines de charbon de l'Ouest;

d'autres travaillèrent à la construction de la ligne de chemins de fer transcontinentale du Pacifique Canadien.

Ces immigrants s'installèrent pour la plupart sur les côtes de la Colombie Britannique; plusieurs s'établirent sur des fermes et se livrèrent soit à l'agriculture, soit à la pêche. Les jeunes fréquentaient les écoles anglaises.

Au point de vue spirituel, c'est de nos frères séparés que ces Japonais reçurent les premiers secours. Une personne de tact et de grand dévouement, Mlle Kathleen O'Melia, de Vancouver, visitait les familles et les initiait aux éléments du christianisme. Quelques années plus tard, septembre 1912, cette fervente protestante étant passée à l'Église catholique, son zèle à l'endroit des Japonais s'accrut encore davantage. En-

¹ Marie-Antoinette Jodoin, de Worcester, Mass.

couragée par S. Exc. Mgr McNeil, archevêque de Vancouver, elle ouvrit une école-mission où se réunissaient les Nippons désireux d'être instruits de la religion. Au bout de deux ans, Mlle O'Melia entra dans le Tiers-Ordre de saint François. Avec deux compagnes, tertiaires elles aussi, elle organisa une véritable école pour les enfants japonais. L'une des institutrices avait auparavant fait un stage chez les Sœurs Franciscaines de la Réparation de Graymoor, communauté anglicane de l'État de New York, nouvellement convertie au catholicisme. Par son entremise, des pourparlers s'amorcèrent entre l'autorité ecclésiastique de Vancouver et ces religieuses, en vue de l'apostolat auprès des Nippons. Résultat: en juillet 1926, Mlle O'Melia commençait son noviciat à Graymoor, tandis que les Sœurs de cette Congrégation assumaient la direction de l'œuvre.

Sa probation achevée, Mlle O'Melia fit profession sous le nom de Sœur Marie-Stella puis revint à Vancouver continuer son travail auprès de la Mission japonaise dont elle fut vraiment la fondatrice.

Des prêtres séculiers d'abord, puis des Oblats de Marie-Immaculée exercèrent leur ministère auprès des religieuses de la Réparation et de leurs convertis. A la fin de 1927, les RR. PP. Franciscains de la Province de Montréal, qui avaient fondé un monastère à Vancouver, commencèrent à s'occuper de l'œuvre; ils s'y dévouèrent jusqu'au 30 juillet 1930, date où ils la remirent entre les mains des RR. PP. Franciscains de la Réparation, branche masculine de la Congrégation de Graymoor, également convertie au catholicisme.

Lorsque, en février 1942, le gou-

vernement fédéral du Canada obligea la Colonie des 20,000 Nippons de la Colombie Britannique à évacuer la Côte pour se diriger vers Slocan City, à cinquante milles de Nelson, New Denver et autres *ghost towns* (anciennes villes minières abandonnées), les œuvres très florissantes organisées par les Pères et les Sœurs de la Réparation tombèrent à néant. Avec leur avoir matériel qu'ils quittaient à la hâte, plusieurs catholiques japonais du littoral risquaient de perdre en même temps leurs biens spirituels: leur foi de néophytes et leurs connaissances encore trop rudimentaires de la religion s'avéraient insuffisantes à assurer leur persévérance. A la demande de S. Exc. Mgr M.-M. Johnson, évêque de Nelson, qui sollicitait de l'aide pour l'apostolat auprès de ses nouvelles ouailles, les RR. PP. Franciscains de Montréal envoyèrent deux de leurs religieux. Les Sœurs de l'Assomption de Nicolet, les Sœurs Missionnaires de Notre-Dame-des-Angeles et les Missionnaires du Christ-Roi acceptèrent aussi de fournir quelques sujets pour l'éducation des enfants.

La guerre terminée, en 1945, l'exode des fils du Soleil Levant s'opéra cette fois en grande partie vers les provinces de l'Est. On compte maintenant 10,000 Japonais en Ontario, alors qu'on n'en trouvait qu'une cinquantaine avant le conflit; 1,300 dans le Québec où quelques unités seulement vivaient auparavant; 3,000 en Alberta, 1,500 au Manitoba, 500 en Saskatchewan. Environ 1,000 résident à Montréal, 7,000 à Toronto, 2,000 à Vancouver; en tout 22,000 au Canada.

Quel apostolat exerce-t-on, à l'heure actuelle, auprès de ces Orientaux ?

Tashme, une des GHOST TOWNS où furent rassemblés les Japonais durant la guerre.
Au pied des Rocheuses, le quadrilatère de leurs habitations.



A notre honte, il faut bien avouer que la collaboration des catholiques est minime. Toronto, avec ses 7,000 Nippons, n'a aucun prêtre catholique attaché à leur service. A Vancouver, les Japonais se rendent chez les RR. PP. Franciscains de la paroisse Saint-Paul, ou ailleurs, mais aucun organisme religieux n'a été constitué spécialement pour eux.

On objectera que les Japonais d'aujourd'hui comprennent presque tous l'anglais et peuvent aisément fréquenter les églises de langue anglaise. C'est vrai, mais quel curé ou quel vicaire, déjà débordé par le travail de son ministère auprès des fidèles de sa paroisse, trouverait le temps nécessaire pour dépister les nouvelles brebis, les instruire et leur indiquer la porte du vrai Bercaïl? Et lors même que, par impossible, quelqu'un consentirait à se charger de cette besogne supplémentaire, lui reconnaîtrait-on la préparation voulue pour traiter avec des gens d'une mentalité tout à fait différente de la nôtre, à la culture raffinée et qui, même après un séjour assez prolongé au Canada, gardent avec le plus grand respect les coutumes apportées de leur pays?

Il nous souvient de ce vieillard rencontré un jour dans un hôpital. Gradué d'université et doté de l'esprit de politesse de sa race, il avait été choqué du sans-gêne d'un ecclésiastique qui, en passant près de son lit, l'avait salué d'un familier: « Hello Johnny! » Certes, n'en avait-il rien laissé paraître (la politesse japonaise le lui interdisait) mais l'impression défavorable demeurerait.

Cet incident montre l'importance, pour toute personne préposée à l'apostolat auprès des Japonais, d'une

étude sérieuse de leur mentalité. Un mot délicat, une attention bienveillante, suffisent parfois pour gagner une âme et l'orienter vers la vraie Foi, alors qu'un geste mal à propos produirait tout le contraire. Et remarquons qu'un Nippon n'oublie jamais les prévenances dont il est l'objet. A son arrivée au Canada, M. N... fut aidé par des protestants. Marié, aujourd'hui, lui et sa famille se montrent très sympathiques envers le catholicisme; sa fille a même demandé que l'on chante l'Ave Maria à son mariage, et avant de se rendre à l'église protestante, elle a prié sa mère d'épingler à sa toilette des plus modestes la médaille miraculeuse que nous lui avions offerte à cette occasion. Tout cela, c'est bien, mais comment méconnaître le dévouement des premiers bienfaiteurs et ne plus marcher à leur côté?

Répétons, à la louange de nos frères séparés, que leur zèle dans l'apostolat auprès des Japonais dépasse de beaucoup le nôtre. Partout où réside un groupe d'immigrants nippons, ils ont trouvé des moyens de contacts. La United Church, particulièrement, a suscité maintes organisations: un Jardin d'enfants à Montréal; le Japanese Pavillion à Vancouver; des œuvres d'assistance à Toronto, dont un Home pour personnes âgées. Elle a son église japonaise, Chemin Dovercourt, à Toronto, et une à Montréal, avec ministre japonais, Carré Amherst. Vancouver et Toronto comptent aussi leur temple bouddhique avec bonze japonais. Montréal a une Sunday School bouddhique mais pas de temple; le bonze vient de Toronto pour les mariages et les funérailles des bouddhistes montréalais.





**C'est fête au Jardin d'enfants !
M. C. Labrecque, p.s.s., jouit du bonheur de ses petits Nippons.**

En somme que font les catholiques ? Montréal est, à notre connaissance, la seule ville où s'exerce un apostolat véritable et encore y aurait-il lieu de l'amplifier.

Après 1945, nos Sœurs propagandistes du Précurseur commencèrent à rencontrer des Japonais dans la métropole, et parmi eux des Catholiques de Vancouver encore fidèles à leur baptême mais ne sachant où se diriger pour participer aux offices religieux. Fières de leur découverte, deux anciennes missionnaires du Japon s'intéressèrent au sort de ces

familles, les visitèrent, s'occupèrent de trouver un logis et du travail à ceux qui n'en avaient pas, de placer les malades dans les hôpitaux, etc. Elles se firent surtout un devoir de mettre les catholiques en relation avec un prêtre. Quelques réunions propres à créer des liens de sympathie s'organisèrent aussi à la Maison Mère. Ces rencontres ne furent pas sans fruits, puisqu'une Japonaise, morte catholique l'an dernier, y avait trouvé le chemin de la Foi. Actuellement, notre travail consiste à visiter les Japonais à leur foyer et

les malades dans les hôpitaux (environ 250 visites par année), à instruire ceux qui le désirent, enfin à rendre tous les menus services en notre pouvoir. Nous avons une bibliothèque ambulante de quelque 400 volumes en japonais et de 300 en anglais. Ces livres sont laissés lors d'une visite et repris à la visite suivante. De plus, chaque mois, 72 exemplaires de revues, telles "Mine", 1-2-3, "Hi", "Treasure Chest", etc., sont expédiés aux enfants.

Peu après la guerre, les Sœurs du Christ-Roi de Gaspé ouvraient, avenue Ontario, une maison où elles hébergèrent bon nombre de Japonais sans logis; elles mirent aussi une salle et la chapelle de leur couvent à leur disposition. Un prêtre désigné par l'Archevêché venait y célébrer la messe.

En 1951, lorsque M. l'abbé C. Labrecque, p.s.s., ancien missionnaire du Japon qui connaissait bien la langue de ce pays, fut chargé du ministère auprès des Nippons de Montréal, ceux-ci manifestèrent le désir de posséder un centre de réunions bien à eux. M. l'abbé Labrecque loua donc, puis acheta à leur intention une maison située au numéro 175 est, rue Sherbrooke. C'est là qu'à lieu, depuis, la messe dominicale et que se tiennent également, sur semaine, diverses réunions où fraternisent tous les Japonais, quelle que soit leur religion. En septembre de la même année, M. l'abbé Labrecque ouvrait un Jardin d'enfants qui, grâce à l'aide de la Commission scolaire de Montréal, réussit à se maintenir bien vivant. Cette œuvre permet des contacts directs avec les parents et suscite la confiance. Aussi, protestants et

bouddhistes aussi bien que catholiques ont-ils recours au prêtre dans leurs difficultés.

On souhaiterait maintenant la fondation d'un Home, sorte de pied-à-terre ou d'hôpital pour les convalescents, qui pourrait en même temps servir de maison d'accueil pour les Nippons de passage à Montréal.

Dans le moment, l'immigration étant restreinte aux proches parents des Japonais canadiens, les autres nouveaux arrivants sont des intellectuels, gradués ou professeurs d'université, admis en vue d'études ou de recherches scientifiques. Le plus souvent accompagnés de leurs familles, ces Nippons ne rencontrent personne pour leur indiquer un logement et les initier aux us et coutumes du pays. L'établissement en question serait tout désigné à cet effet; la direction pourrait en être confiée à une Congrégation de laïcs avec qui les Japonais se sentiraient plus à l'aise qu'avec des religieux.

Des Canadiens généreux et dévoués seraient heureux de prêter leur concours à une œuvre de ce genre. Certains n'accomplissent-ils pas des prodiges en semblables domaines? Nous connaissons un couple de fervents catholiques qui ont adopté un franciscain coréen et lui ont servi de père et de mère à son ordination. Leurs portes furent aussi grandes ouvertes à un franciscain japonais ainsi qu'à une étudiante.

Au niveau universitaire, une œuvre s'imposerait en faveur des étudiants. Des Japonais passent parfois trois ou quatre ans au Canada sans connaître un mot du catholicisme. Ici, nous nous demandons si le Club Newman, qui s'intéresse déjà à la

conservation de la foi chez les étudiants catholiques de McGill, ne trouverait pas une extension des plus opportunes à son apostolat, en s'occupant de préparer des rencontres entre étudiants nippons et militants d'Action catholique? Plusieurs Japonais aimeront sûrement avoir une idée de notre religion. Au moment de leur retour au Japon, on pourrait aussi les mettre en relation avec des prêtres catholiques de leur pays.

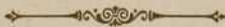
Parlant des étudiants des pays étrangers, Notre Saint Père le Pape Jean XXIII disait, dans sa magistrale encyclique « *Princeps Pastorum* » : « Chacun de vous, mû par la conscience du devoir missionnaire, saura s'y intéresser avec la plus charitable sollicitude et de la façon la plus adaptée. Il ne vous sera pas difficile de repérer ces étudiants, de les confier à des prêtres et des laïcs particulièrement doués pour ce ministère, de les assister spirituellement, de leur faire sentir et expérimenter la douceur et les bienfaits de la charité chrétienne qui fait de nous tous des frères, chacun prenant

soin de l'autre. Aux multiples secours tangibles que vous procurez aux missions, vous ajouterez celui-ci qui vous rendra plus immédiatement présents à un monde géographique lointain, mais aussi spirituellement vôtre. » (*Osservatore Romano*, 11 décembre 1959).

Ce vœu du Souverain Pontife, pourquoi ne le réaliserions-nous pas vis-à-vis de nos frères du Japon que diverses circonstances ont conduits parmi nous? Leur délicatesse naturelle nous saura gré de cette marque de charité toute chrétienne et notre commun Père céleste nous enveloppera avec eux de sa divine bénédiction.

NOTE — Au moment où nous terminions cet article, nous apprenions que par décision de Son Éminence notre Cardinal-archevêque, la direction de la Mission japonaise de Montréal passait en de nouvelles mains. A la Société des Missions-Étrangères et particulièrement à M. l'abbé G. Leduc qui assumera désormais la charge de l'Œuvre, nous offrons nos meilleurs vœux de succès!

Maison Mère, 15 août 1960.



INTENTIONS MISSIONNAIRES de l'Apostolat de la Prière

JANVIER: Qu'une digne célébration liturgique du Sacrifice de l'Autel conduise tous les peuples à la véritable Eglise du Christ.

FEVRIER: Que dans leur effort pour la conquête de l'indépendance, les peuples s'abstiennent de tout ce qui est contraire au bien commun.

RÉALISATIONS APOSTOLIQUES

par Sœur MARIE-JOSEPHINE¹, m.i.c.

Un regard rétrospectif sur l'apostat à Suao nous révèle qu'un certain mouvement vers le catholicisme travaille nos frères séparés. L'instigatrice de ce mouvement est une convertie, Mme Liu, médecin en vue qui appartient quelque trente années à l'église presbytérienne et en fut l'apôtre zélée.

Aussi que d'épreuves ont précédé son abjuration! Ses coreligionnaires ne la laissèrent point partir sans de violents assauts. Et dans son cœur, que de luttes intimes pour briser avec un passé très cher! La grâce l'emporta et, au lendemain de la Fête du Sacré-Cœur, elle renonçait solennellement au presbytérianisme. Une même cérémonie associait à son bonheur son mari ainsi que deux de ses amies. Détail significatif, les trois nouvelles catholiques demandèrent au baptême le nom de Marie: la Vierge avait tenu une large place dans leur conversion. Dès leurs premières démarches, elles avaient réclamé une médaille de l'Immaculée pour la porter ostensiblement en témoignage de leur adhérence à la foi catholique. Au mois de mai, voyant des dames et des jeunes filles offrir à tour de rôle des fleurs

à l'autel de Marie, au nom de la chrétienté de Suao, elles avaient voulu toutes trois rendre cet hommage public de vénération à la Sainte Mère de Dieu.

L'âge respectable, la situation sociale et le zèle de ces nouveaux catholiques en font, auprès de leurs relations non catholiques, les meilleurs missionnaires.

L'œuvre du dispensaire, en voie de développement ici, n'occasionne pas encore une large propagande religieuse; cependant elle compte à son actif d'intéressantes conversions, entre autres celle de Mme Linn. Cette Taiwanaise, fort attachée à la foi bouddhique de ses ancêtres, se conformait avec exactitude aux moindres prescriptions d'une religion qui régit jusqu'aux détails de la vie. Mais la fidélité aux rites ne rassurait en rien son âme souvent tourmentée de doutes angoissants. La conversion s'amorça au dispensaire, mais ne s'accomplit qu'après de nombreuses visites à domicile.

Un soir d'octobre, nous trouvons Mme Linn en proie à une crise cardiaque que sa famille pensait devoir être fatale. Comme la malade connaissait les principales vérités,

¹ Eliane Gravel, de Saint-Prospér de Champlain.



Sœur Marie-Thérèse (Marie-Thérèse Roux, de Montréal).

nous lui proposons le baptême. « Ma conscience ne me permet pas de changer de religion, dit-elle; de plus, dernièrement, je me suis liée par un vœu... Puis-je abandonner la religion dans laquelle j'ai vécu?... renier une obligation que je me suis librement imposée?... Si je guéris, nous verrons. » Décision catégorique qui semblait anéantir tous nos espoirs, mais qui provoqua chez nous la réponse silencieuse « prière et sacrifice ».

A la fin d'octobre, Mme Linn nous annonçait d'elle-même: « J'ai beaucoup réfléchi. Je renonce de plein gré à mes anciennes croyances et je désire le baptême. »

Le sacrement lui fut conféré par le R. P. Curé. Le 1er du mois lunaire, la néophyte dut témoigner de sa loyauté: depuis son jeune âge, elle avait toujours observé l'abstinence et les rites que la loi bouddhique prescrit ce jour-là. Or elle éprouva une répugnance extrême à s'interdire ses habitudes religieuses d'autrefois. De grand matin, elle fit donc appeler la catéchiste à son chevet. Bouddha retraits pour de bon; le calme succéda à la tempête.

A ce même temps, un missionnaire allait, plusieurs fois la semaine, porter la communion à une jeune chrétienne, malade, du voisinage. Mme Linn l'apprit et dit presque avec un

reproche: « Doutez-vous de ma sincérité?... Pourquoi le Père ne m'apporte-t-il pas cette nourriture qu'il donne aux autres chrétiens? »

Cette heureuse disposition facilita l'instruction nécessaire, et la néophyte eut le bonheur de recevoir son Dieu avant de mourir. Elle expira le 7 décembre. Sa famille, entièrement bouddhiste, lui fit des funérailles païennes, mais on lui laissa dans la tombe son chapelet et sa médaille, insignes de son appartenance à l'Église de Rome.

La Providence mène les âmes au vrai bercail par des voies aussi variées que mystérieuses. Parmi les vingt catéchumènes que nous présentions au baptême, en 1959, le cas de M. Hou et de sa famille apparaît peu banal. Alors que d'ordinaire il faut aux missionnaires tenter les premières démarches, jeter le filet à plusieurs reprises, cette famille vint à nous spontanément. Un jour, un inconnu aborde l'aide-infirmière du dispensaire de la Mission: « J'ai appris, dit-il, que les religieuses ont une catéchiste taiwanaise. Ma femme est toute disposée à embrasser le catholicisme, mais elle ne parle pas le mandarin; de plus, comme nous avons de jeunes enfants, elle ne peut s'absenter souvent. Ne pourrait-elle pas être instruite à la maison? »

L'affaire ne traîna point. Le lendemain nous passions chez les Hou pour la petite enquête classique avant l'admission au catéchuménat. M. Hou nous affirma être né de parents catholiques, avoir été baptisé dès le berceau, mais ne rien savoir de sa religion. Diverses circonstances avaient empêché son instruc-

tion, surtout la rareté des visites du missionnaire à son village fort éloigné de l'église et le chaos de la guerre civile en Chine. Il avait joint l'armée à quatorze ans et suivi plus tard son régiment à Formose. Licencié après dix années de service militaire, il a épousé une Taiwanaise qui, sur ses conseils, a renoncé aux croyances et aux pratiques païennes. Mme Hou se mit donc à l'étude du catéchisme avec une belle ardeur. Très intelligente, elle répétait, le soir, les leçons de doctrine à son mari qui avait tout à réapprendre.

Pour ces aspirants si fervents le catéchuménat ne dura que quatre mois. En la nuit de Noël, Mme Hou et ses trois bambins, de cinq, trois et deux ans, recevaient le baptême. Quant à M. Hou, si hypothétique parut son baptême dont il ne pouvait fournir aucune preuve, ne se rappelant ni le nom du lieu ni même son propre nom de baptême, qu'il fut régénéré sous condition.

« Joseph et Marie » firent ensuite bénir leur union et communierent. Les trois enfants se nomment respectivement Michel, Gabriel et Raphaël. Les distingués patrons choisis pour veiller sur ces Taiwanais disent quel espoir nous plaçons en cette jeune famille.

Les conversions de ce genre ne sont guère fréquentes. Ce n'est pas tous les jours que les choses vont toutes seules! Comme l'écrivait si bien Paul Claudel: « Les conversions sont toujours l'effet moins d'une grande victoire consommée que d'une longue série de tout petits efforts réussis. »

CHEZ LES IGOROTS

par Sœur JEAN-DE-GALILEE¹, m.i.c.

En cette veille de l'Annonciation, c'était grande solennité à Bekkel, car la *fiesta* s'y doublait de la première communion d'une trentaine de jeunes montagnards dont quelques-uns baptisés le jour précédent. Pendant des semaines et des mois, une équipe de catéchistes de Baguio, comprenant Sœur Saint-Marcel², une laïque et quatre de nos novices philippines, avait dû travailler ferme pour graver dans ces mémoires mal entraînées les notions les plus élémentaires de la doctrine et les paroles des principales prières. Mais enfin l'examen dirigé par M. le Curé de Saint-Joseph de Pacdal s'était révélé satisfaisant pour tous.

Notre noviciat voulut offrir plus que le concours de ses prières en cette occasion. Il y avait à confectionner des chemises, des robes, des voiles. Il importait que des enfants, pauvres entre les pauvres, aient la joie de quitter leurs haillons et se souviennent à jamais de la blancheur revêtue lors de leur première rencontre avec Jésus.

Bekkel se trouve à bonne distance de Baguio. De très bonne heure ce matin-là, Sœur Saint-Marcel, les quatre novices et moi prenions l'autobus. Les passagers levaient sur nous des regards éberlués et semblaient se demander si le ciel ne leur octroyait

pas quelque apparition... Robe blanche, ceinture bleue... Et d'autant plus que nous nous absorbions dans notre méditation, les yeux clos, ne les ouvrant que pour admirer au passage les beautés de la nature et en louer le Créateur. Sous le soleil matinal, les montagnes sortaient de leur lit de brume et dressaient leurs têtes vertes dans un ciel clair. Des lumières clignotaient çà et là comme des prunelles éblouies. Soudain, à un virage, un oh! émerveillé nous échappa... La route au flanc de la montagne contournait une vallée où tout au fond, ensevelie sous une masse d'ouate se devinait la ville. Devant nous les nuages s'étiraient paresseusement, se dissipant comme à regret sous le faisceau des flèches d'or. On eût dit que notre véhicule avançait sur une voie aérienne, vaporeuse, et que nous allions aboutir chez le bon Dieu. Cela me remit en mémoire ces vers du cher petit poète de Lisieux:

Au-delà des nuages
Le ciel est toujours bleu;
On touche le rivage
Où règne le bon Dieu!

Mais nous arrivions justement chez le bon Dieu... La petite chapelle de Bekkel apparaissait toute simple et pimpante au sommet d'une colline

¹ Marguerite La Brèche, de Pointe-Gatineau.

² Antoinette Castonguay, de Montréal.

un peu à l'écart. La cloche sonnait, sonnait, sonnait sans arrêt. Elle s'était tue si longtemps qu'en réaction elle jubilait intarissable. Songez donc! ce n'est pas tous les jours que le bon Dieu vient à Bekkel! Nous gravimes allégrement la pente, escortées d'une troupe de bambins heureux de voir les *Madres* mais trop petits pour comprendre l'évènement du jour. Les élus nous attendaient, les fillettes souriantes sous leurs voiles, et les garçons un brin gauches et mal à l'aise dans leurs chemises trop neuves.

Pendant que mes compagnes allaient quérir les retardataires, une novice et moi parachevions la décoration de l'autel. La foule, déjà assemblée dans la nef en dépit de

l'heure matinale, contemplait avec satisfaction toute cette blancheur de nappes et de fleurs qui se déployait bientôt dans le sanctuaire. Mais ce fut bien autre chose quand le pur cortège entra solennel et recueilli...

Tandis que le R.P. Wilhem, c.i.c.m., célébrait le Saint Sacrifice, le R. P. Bauté dirigeait en ilocano la messe dialoguée. Combien le Seigneur dut-il se plaire au milieu de cette foule disparate où voisinaient en parfaite harmonie des tout petits accrochés au dos de leur maman, des vieillards à la tête neigeuse, des Igorots typiques dans leur voyant costume national, des Philippins modernes vêtus à l'américaine. Pendant le sermon tous écoutèrent très attentivement le missionnaire qui leur parlait un lan-

A Bekkel, le matin du grand jour !



gage imagé: « Vous êtes les branches de la vigne et le Christ en est le cep; vous êtes comme des ampoules électriques et le Christ comme le courant divin; vous êtes des plantes bien frêles, mais le Christ est le Soleil qui vous réchauffera et vous vivifiera... Venez donc à lui! Venez tous! Nourrissez-vous de sa chair sacrée, non pas une fois en passant, mais souvent, le plus souvent possible. Lui seul sera votre force, votre soutien, votre consolation... »

En entendant cette invitation, comment ne pas mesurer la pauvreté spirituelle de nos montagnards? Ils possèdent bien une chapelle, mais aucun prêtre n'en assure le service quotidien. Pas de prêtre pour partager leur vie, fortifier leur foi et l'intensifier! Oh! ce manque de missionnaires, comme je le ressentis à Bekkel où une trentaine des plus humbles membres du Corps Mystique allaient désormais exiger des soins nouveaux et suivis pour se développer normalement. Ma pensée se porta malgré moi sur le trop grand nombre de catholiques indifférents qui, en certains pays d'abondance spirituelle, dédaignent et refusent ces richesses impérissables pour rechercher les « nourritures terrestres ».

A ce moment le cortège blanc des petits Igorots s'avancait vers la Sainte Table en quête de la « Nourriture céleste » par excellence. Le silence,

la paix, la joie, envahit plus profondément les fidèles. La messe s'acheva dans un recueillement si intense, qu'agenouillée sur le seuil de la porte et perdue dans ma prière, je me sentis tout à coup assaillie par un groupe de bambins. L'un roulait mon gros chapelet autour de son petit poing, l'autre tirait sur mon crucifix de profession; un troisième s'était glissé par derrière sous mon voile et s'en coiffait d'un pan; un quatrième et un cinquième passaient et repassaient leurs menottes brunes sur ma robe... Je leur souris, me souvenant du « Laissez venir à moi les petits enfants ».

Chers tout petits montagnards! Dans quelques années ils auront besoin eux aussi de missionnaires. Qui viendra jusqu'à leur lointain Bekkel? Qui leur dispensera le pain de la doctrine et leur rompra le Pain de vie?



Maisons des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

AU CANADA

- MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 26.
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 40.
OUTREMONT, 314 Chemin Sainte-Catherine
Montréal 8.
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagauchetière
Montréal 1.
NOMINGUE, comté Labelle, Qué.
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain.
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception
236, rue Campbell.
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph
3080, rue du Prince-Edouard.
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.
GRANBY, 35, rue Dufferin.
GRANBY, 50 rue Saint-Joseph.
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle.
SAINTE-MARIE DE BEAUCE, Qué.
SAINTE-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.
OTTAWA, 30 rue Goulburn.
PERTH, N.-B., C.P. 259.
EDMUNSTON, N.-B., 18, rue Saint-Jean.

AUX ETATS-UNIS

- MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.

EN CHINE

- MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.
NOTRE-DAME-DE-LA-PROTECTION,
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

FORMOSE

- KUANHSI, Cheng Mou Yuen, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Free China.
SHIH KUANG TSE, Catholic Church, Hsinchu
Hsien, Taiwan, Free China.
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Free China.
SUAO, Catholic Mission, P.O. Box 2,
Suao Yilanhsien, Taiwan, Free China.

AU JAPON

- KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi,
Fukushima Ken.
WAKAMATSU 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

EN ITALIE

- ROME, via Giacinto Carini, 8.

A MADAGASCAR

- MORONDAVA, Madagascar.
AMBOHIBARY, Madagascar.

EN BOLIVIE

- COCHABAMBA, Academia Comercial,
Calle Oruro No 300, Casilla 1667
IRUPANA,

AU PEROU

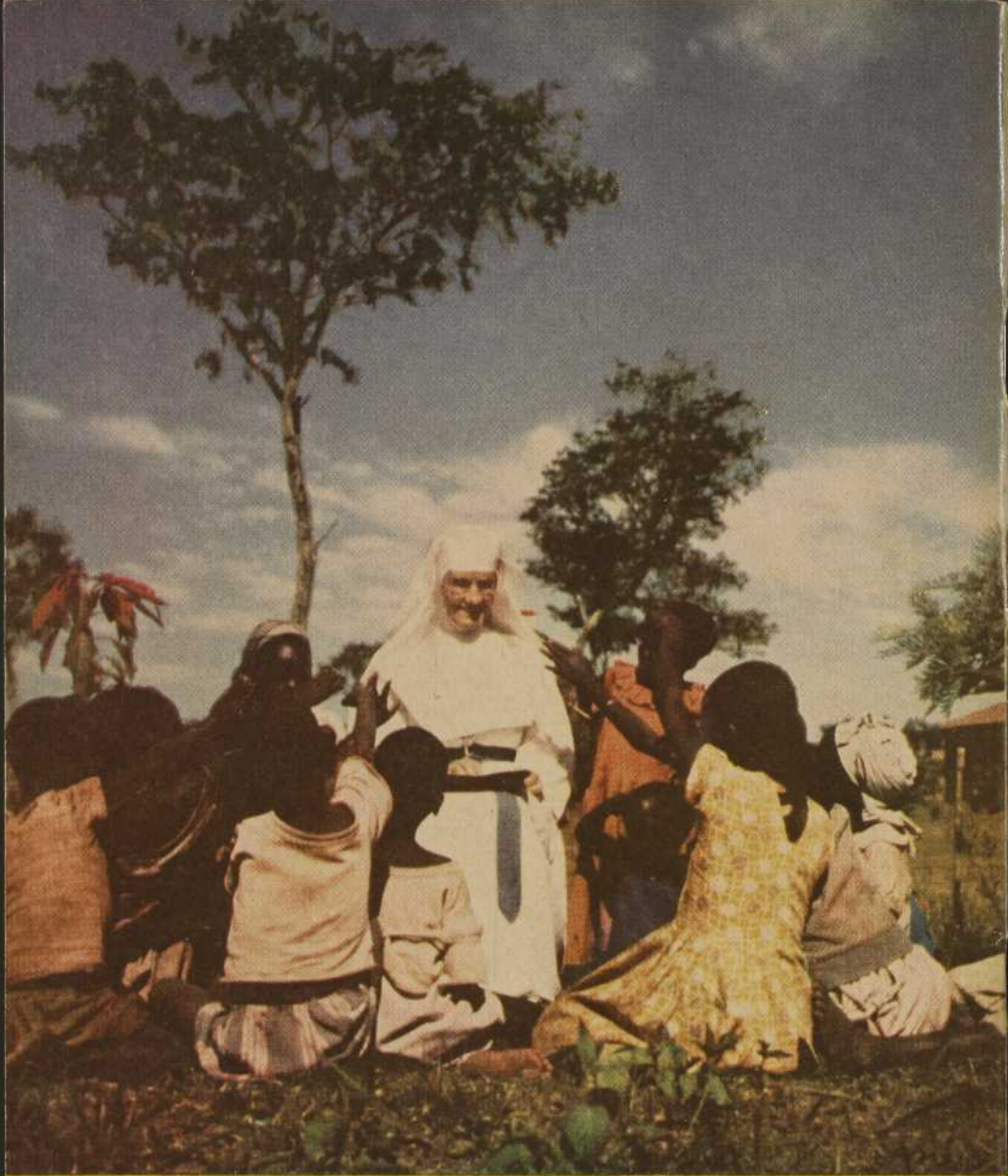
- PUCALLPA,
AUX ILES PHILIPPINES
MANILLE, Immaculate Conception Anglo Chinese
Academy, Gen Luna St., Intramuros.
MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.
LAS PINAS, Rizal.
MATI, Davao Province.
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.
PADADA, Davao Province.
BAGUIO, City, II, Paadal, Mountain Province.

AUX ANTILLES

- LES CAYES, Haiti.
LES COTEAUX, Haiti.
ROCHE-A-BATEAU, Haiti.
PORT-SALUT, Haiti.
CAMP-PERRIN, Haiti.
MIREBALAIS, Haiti.
LIMBE, Haiti.
CAP-HAITIEN, Haiti.
CHANTAL, Haiti.
TROU-DU-NORD, Haiti.
PORT-AU-PRINCE, cité no 2, Haiti.
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,
Boîte Postale no 4, Saint-Marc, Haiti.
LA BOULE, Haiti.
MERCEDES, Province de Matanzas, Cuba.
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.
MAXIMO GOMEZ, Prov. de Matanzas, Cuba.
COLON, Province de Matanzas, Cuba.
SANJOSE de LOS RAMOS, Prov. de Matanzas, Cuba.

EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Champira P.O.,
Nyasaland, B.C. Africa.
MZAMBAZI MISSION, Kafukule, P.O.,
Nyasaland, B.C. Africa.
RUMPI MISSION, Rumpi, P.O.,
Nyasaland, B.C. Africa.
KARONGA MISSION, Karonga P.O.,
Nyasaland, B.C. Africa.
KASEYE MISSION, Fort Hill P.O.,
Nyasaland, B.C. Africa.
MZUZU, Convent School, Mzuzu P.O., Box 24,
Nyasaland, B.C. Africa.
NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P.O.,
Nyasaland, B.C. Africa.
FORT JAMESON, P. O. Box 107
Northern Rhodesia, B.C. Africa.
KANYANGA MISSION, Lundazi P.O.,
Northern Rhodesia, B.C. Africa.
NYIMBA MISSION, Sacred Heart Hospital
Northern Rhodesia, B. C. Africa.



Catéchisme du dimanche à Kanyanga, Rhodésie du Nord.
(Sœur Saint-Pierre-d'Alcantara).